

# Hippocrate et les territoires

---

Perspectives pour la santé globale

---

dirigé par  
**GEORGES KÉPÉNÉKIAN,  
VINCENT AUBELLE, SAMUEL BOSCO**

préface d'Erik Orsenna



# HIPPOCRATE ET LES TERRITOIRES

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2021  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-4561-5

Georges Képénékian,  
Vincent Aubelle, Samuel Bosc

## **Hippocrate et les territoires**

Perspectives pour la santé globale

Préface d'Erik Orsenna

*éditions de l'aube*



## Préface

*Erik Orsenna*

Petit reporter du vaste monde depuis maintenant près de vingt ans, j'ai rencontré, aimé ou détesté des dizaines et des dizaines de villes.

Et chaque fois je me rappelais cette phrase entendue de François Mitterrand du temps où j'avais l'honneur d'être son « conseiller culturel » : « Déjà la moitié des êtres humains vivent dans des villes, bientôt les deux tiers. Ou nous réussirons à créer une véritable civilisation urbaine ou nous aurons la barbarie. »

Autre souvenir, juillet 2015, dans cette bonne ville de Lyon (où ma si chère grand-mère Colette Revol est née), j'animais la COP des territoires. Pour préparer la rencontre, six mois plus tard, d'où émergerait l'accord de Paris sur le climat. Avaient été réunis les maires de cinquante grandes villes et des dirigeants d'entreprises, c'est-à-dire les principaux émetteurs de CO<sub>2</sub>, les responsables de la dégradation de notre environnement.

La conviction m'est alors venue que c'est d'elles, entreprises et villes, les « méchantes », que viendraient les solutions.

Alors, je suis reparti sur le terrain, accompagné par Nicolas Gilsoul, architecte, paysagiste et docteur en sciences. Pour notre livre commun, *Désir de villes*<sup>1</sup>, nous en avons visité... deux cents, qui toutes inventent l'avenir.

Et c'est ainsi que nous avons tenté de définir *la bonne ville*. Selon nous, elle doit répondre à trois obligations :

- être *efficente*, c'est-à-dire offrir des services aux meilleurs coûts pour la planète et pour ses habitants ;
- être *attractive*, donner *envie* d'y venir et de s'y investir ;
- être *inclusive*, intégrer dans le mouvement toutes les catégories sociales, toutes les générations, et retisser des liens avec les autres *partenaires du vivant*, à commencer par le végétal (« verdir les villes ») et l'eau, douce ou salée (se réapproprier les rives ou rivages) .

Dans ces trois critères, vous retrouverez facilement les signes de la *bonne santé globale* :

- bonne santé de la planète, avec l'économie des ressources ;
- bonne santé de l'économie, en construisant un pôle de dynamisme ;
- bonne santé de l'ensemble du vivant : les riches, les pauvres, les jeunes, les vieux, de manière que les humains ne soient plus concentrés dans des ghettos, mais reliés à l'ensemble de leurs contemporains.

Dernière expérience : la création il y a cinq ans, avec Élisabeth Ayrault, présidente de la Compagnie nationale du Rhône (CNR), des Initiatives pour l'avenir des grands fleuves. Une association qui rassemble aujourd'hui les

---

1. Erik Orsenna et Nicolas Gilsoul, *Désir de villes*, Paris, Robert Laffont, 2018.

responsables de toutes ces artères essentielles à la vie et d'où sont nées presque toutes les civilisations.

Pourquoi cette solidarité de fait entre rivières et villes ? Parce que les secondes ont toujours choisi de s'implanter le long de celles-ci. Ou au bord d'une mer. Telle est *la connexion originelle*, bien avant l'invention des réseaux dits « sociaux ». Et nous savons tous, notamment avec l'invasion des plastiques, que la santé dépend de notre respect des fleuves, de notre volonté de ne pas les prendre pour des poubelles.

Alors, oui, soyons *politiques*. Pardonnez-moi ce jeu de mots, mais que fait la *polis* ? Elle est un laboratoire permanent qui ne cesse de s'inventer et de se réinventer lui-même pour que sa folle dynamique ne vire pas à la barbarie.



## Introduction

*Georges Képénékian*

Le vivant est fragile.  
Nous avons feint de l'ignorer.  
La pandémie de Covid-19 nous l'a rappelé.

Si l'expression « le monde d'après » recouvre un sens, alors il nous faut donner à cette pandémie sa juste place : d'autres la précédèrent ; d'autres se produiront.

C'est pourquoi elle doit être inscrite dans un ensemble plus vaste, celui de la santé globale : elle nous invite à revenir aux fondements de la médecine.

L'adage suivant lequel *mieux vaut prévenir que guérir* résume son ambition : le soin, lorsqu'il s'agit de lutter contre la maladie, est un aval.

Mais la médecine comporte aussi, et peut-être avant tout, un amont.

Les politiques du vivant le forment : nos modes d'alimentation, nos architectures, nos organisations territoriales, nos liens sociaux, notre habitat, nos modes de déplacement, nos modes d'organisation dans l'entreprise, notre rapport au travail, nos rapports avec l'extérieur, en sont des expressions parmi d'autres.

Elles sont constitutives d'un tout unique : la prévention, et ce dès lors que le vivant est mis en symbiose avec tous les plis de son environnement.

La réussite de cette approche réside dans la capacité à décliner aussi finement que possible, mais ensemble, ces politiques.

Les territoires disposent à cet égard d'une responsabilité particulière : leur connaissance au plus près des populations s'allie avec l'étendue de leurs compétences.

Nous sommes donc aujourd'hui confrontés à un devoir d'invention, celui d'imaginer ces politiques particulières en les reliant au tout commun, celui de la santé globale.

Hier est par essence un temps définitivement révolu. Il renseigne.

Demain nous attend. Il interroge.

Notre présent est celui d'inventer et de laisser l'audace se déployer dans toute son étendue. Tel est l'objet des contributions de cet ouvrage. Une question les réunit : et si les villes dessinaient la santé de demain ?

Loin d'être spéculatifs, ces textes contiennent une dimension opérative, avec des lignes de fuite et des perspectives.

Car si nous voulons progresser, il nous faut fatiguer avec opiniâtreté les certitudes, substituer le « pourquoi » au « parce que ».

\*

## **Les villes et la santé globale**

Les invariants structurent, ils sont ce qui fonde l'unité des multiples intersections d'une existence.

Tel un éclair, Michel Serres résume cette complexité :  
« Qui suis-je alors ? Je suis je, voilà tout<sup>1</sup>. »

Je suis médecin, chirurgien, d'abord en cardiologie, plus tard en urologie, discipline à laquelle j'ai consacré l'essentiel de ma carrière de praticien.

En ces temps où seul l'instant prévaut, je mesure l'anachronisme qu'il y a à recourir à des maîtres, ceux qui furent les miens : les professeurs Pierre Marion, Jacques Cibert et Georges Dureau. J'éprouve à leur égard une indéfectible reconnaissance. Car leur transmission n'eut pas pour visée d'imiter, mais d'augmenter en revenant à l'épuration des principes établis par Hippocrate lorsque la médecine rimait encore avec la philosophie. Ces aristocrates de l'art médical ont donné leur vie – leur vocation ne fut pas un mot vain – à une science où la personne et le malade s'entrelacent : aimantés l'un à l'autre, ils font corps, aussi bien dans la dimension physique, psychique que sociale. Ils m'apprirent que renoncer au temps de l'écoute, de l'observation, du dialogue, au profit du geste chirurgical et des prouesses techniques réalisées, valait abdication.

Très vite aussi, je compris qu'il existe un lien intime entre la musique et la médecine : c'est l'orchestre dans toutes ses composantes – des percussions aux cuivres, des bois aux cordes – qui autorise le chef à donner l'interprétation de l'œuvre. Son geste est ce qui, dans un même mouvement, relie et tisse avec délicatesse les fils de soie qui forment une composition : elle devient alors une totalité. La santé globale en est une, et ce bien avant même que le titre d'une revue

---

1. Michel Serres, « Faute », éditorial, *Libération*, 19 novembre 2009.

créée en 2015 – *One Health* – soit devenu une antonomase : elle est une éthique.

Celle d'un devoir être où il nous faut comprendre et agir sur les déterminants de la santé. Cette orientation a été, depuis 1946, retenue par l'Organisation mondiale de la santé : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité. » Elle reprend le dessein exposé par Claude Bernard dans son *Introduction à la médecine expérimentale* : « Conserver la santé et guérir les maladies, tel est le problème que la médecine a posé dès son origine et dont elle poursuit encore la solution scientifique<sup>1</sup>. »

En considérant l'évolution de la médecine, l'énoncé de la question posée ne peut manquer de surprendre. Or les avancées techniques réalisées dans le domaine médical, couplées aux attentes d'une population pour qui l'allongement de la durée de la vie est une exigence, contribuent à enserrer la santé aux seuls soins. Oublieuse par glissements successifs de sa dimension globale, la santé est peu à peu devenue un territoire autonome : ce n'est pas une fatalité.

L'exercice de fonctions électives depuis 2008 me conduisit à devenir maire de Lyon. J'appris des mandats issus de celles-ci que la nature du lien entre les villes et la santé était celui des profondeurs : élu, médecin ; médecin, élu. L'intermittence n'existe pas puisqu'en définitive le corps des vivants les réunit. Et, sauf à considérer que l'homme

---

1. Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillière et fils, 1865, p. 5.

se réduit à une technique ou à une prophétie – l’histoire humaine est riche des échecs de cette approche lorsqu’il s’est agi de faire advenir un homme nouveau –, le geste ne peut exister qu’en respectant un protocole : l’établissement du diagnostic, le partage de celui-ci, et, enfin, le choix des moyens appropriés au regard de la question posée. Car il n’y a pas d’un côté le patient et le médecin, ou l’électeur et l’élu, et, de l’autre, une question à résoudre. C’est l’étroite association et, avec plus de justesse, la conjugaison simultanée de ces trois termes qui seules autorisent d’avancer.

Cette trajectoire ne saurait équivaloir à une démonstration : elle s’inscrit dans une histoire, celle des hommes, pour laquelle nous sommes les porteurs d’une modernité reçue en héritage.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est celui où de grandes découvertes scientifiques fondèrent l’hygiénisme municipal. Elles autorisèrent les hygiénistes à être les « porteurs d’une nouvelle vision de la communauté nationale liée aux recherches bactériologiques menées dans les traces de Pasteur<sup>1</sup> ». L’action sur les éléments – le transport des miasmes et le traitement des fumées, la distribution et l’épuration de l’eau, l’évacuation des eaux usées, le ramassage et le traitement des ordures ménagères – fut privilégiée : elle a visé à améliorer les conditions de vie du milieu dans lequel réside l’homme. Les différentes définitions apportées à l’hygiénisme – l’hygiénisme clinique, fondé sur l’observation ; l’hygiénisme expérimental, qui étudie dans les laboratoires les maladies

---

1. Stéphane Frioux, *Les batailles de l’hygiène ; villes et environnement de Pasteur aux Trente Glorieuses*, Paris, PUF, 2013, p. 25.

infectieuses ; l'hygiénisme administratif, celui de l'État et des villes, avec les prescriptions et la surveillance qu'ils édictent – ne sont pas des leurres : elles forment un tout. Le médecin et biologiste Jules Courmont, dans la leçon qu'il prononça le 25 avril 1900 à la faculté de médecine de Lyon, résume l'ambition assignée à l'hygiénisme :

En économie sociale, la médecine thérapeutique joue un rôle incontestable, bien moins important néanmoins que celui de l'hygiène. La médecine fait la part du feu ; l'hygiène empêche l'incendie<sup>1</sup>.

Dans la préface qu'il consacra au guide de l'Exposition internationale organisée à Lyon en 1914, Édouard Herriot rappelait que :

La civilisation moderne, disent, en leurs formules un peu particulières, les savants, pousse à l'urbanisme. [...] Et c'est l'excès des inconvénients ou des dangers créés par cette imprévoyance qui nous conduit aujourd'hui à réagir contre notre insouciance, à rechercher les lois qui fonderont, un jour, la science des villes<sup>2</sup>.

L'épigraphe de l'affiche dessinée par Tony Garnier pour cette manifestation consacrée à « La cité urbaine » – Jules Courmont en a été le commissaire général – le confirme : « L'hygiène devrait être la source de toutes les lois ».

---

1. Jules Courmont, « Leçon d'ouverture du cours d'hygiène à la faculté de médecine de Lyon », *Revue scientifique*, n° 22, t. XIV, 1<sup>er</sup> décembre 1900, p. 675-681.

2. Édouard Herriot, *Exposition internationale de Lyon ; le guide général*, Lyon, Éd. du Guide général, 1914, p. 4.

L'hygiénisme, en reprenant l'expression à laquelle Michel Foucault recourut dans sa célèbre conférence donnée à Rio de Janeiro en octobre 1974<sup>1</sup>, s'est inscrit dans la médecine urbaine. Une discipline où l'action sur les éléments – l'air, l'eau, les décompositions et autres fermentations – fut une science de la ville et de l'organisation de son espace : le déplacement des cimetières à la périphérie des villes, mais aussi celui des abattoirs, la création d'hôpitaux avec une répartition des malades dans des pavillons distincts, participent de cette démarche. L'espace doit être organisé ; la répartition des édifices et des voies de communication, rationalisée. C'est dans cette perspective que plusieurs grandes villes mirent en œuvre de vastes opérations d'urbanisme afin d'éradiquer l'insalubrité qui régnait auparavant : à la seule fin de l'exemple, les transformations de Paris intervenues au cours du second Empire – destruction/reconstruction de logements voire de quartiers entiers, percement d'avenues en y intégrant le gaz, l'eau et l'assainissement, création de parcs – ont eu cet objectif.

Les hygiénistes, lorsqu'ils établirent l'inséparable entre l'environnement, compris dans son acception la plus large, et la santé, eurent l'audace d'ouvrir une voie. Car il n'existe pas d'un côté le vivant et, de l'autre, la nature, dès lors qu'ils entretiennent une relation symbiotique.

La santé globale poursuit cette ascension au sein de laquelle l'étendue de la focale est essentielle : elle réunit de multiples disciplines pour au mieux les conjuguer entre elles.

---

1. Michel Foucault, *La naissance de la médecine sociale, Dits et Écrits*, t. III, Paris, Gallimard, 1994, p. 207.

## Hippocrate sur les territoires

Les villes peuvent, comme hier, contribuer à dessiner la santé de demain. Encore faut-il s'accorder sur ce qu'est la ville. Dans sa conception classique, elle est circonscrite à ses limites administratives : elles déterminent le cadre spatial au sein duquel l'action publique peut être mise en œuvre. L'étroitesse des frontières retenues – le cadre de référence a été établi par les révolutionnaires en 1789 – est ce qui a justifié la création de structures intercommunales : les communautés de communes, les communautés d'agglomération, les communautés urbaines et les métropoles. Les politiques qu'exercent ces structures contribuent à étirer le territoire de la ville.

Premier indice. Il n'est pas possible de restreindre la ville à son seul territoire administratif : elle est incluse dans un territoire intercommunal. Hormis pour celles qui relèvent des proximités, chacune des politiques doit être appréhendée à cette échelle intercommunale. Ainsi, limiter la circulation dans une ville ne peut avoir de sens qu'à partir du moment où l'ensemble des conséquences liées à cette mesure tient compte de l'environnement extérieur. L'agir local doit s'inscrire dans une pensée globale. Plus en avant, la construction du périmètre de ces villes dilatées ne peut conduire à évacuer d'autres indices : celui de la civilisation dans laquelle leurs trajectoires s'inscrivent. Quels que soient nos lieux de résidence, nos aspirations collectives nous portent à vouloir accéder aux mêmes services et/ou aux mêmes équipements et/ou fonctionnalités. La ville est le réceptacle d'une force centripète à laquelle se trouvent soumis l'ensemble du territoire et les acteurs qui l'environnent : elle forme un noyau

qui attire et aimante. L'évolution à la hausse des coûts du logement est l'un des fondements de cette croissance de la ville.

Il est intéressant de confronter cette réalité de la ville avec celle d'un locuteur lorsqu'il vous interroge sur votre provenance. Lorsque vous vous rencontrez sur votre lieu de résidence, vous désignez la rue ou le quartier ; à quelques kilomètres, vous indiquez la commune qui structure le bassin de vie ; et dès que vous franchissez les limites du département et/ou de la région, vous retenez l'une des deux ou trois villes les plus importantes de la région ; enfin, à l'extérieur, en général le chef-lieu de la région est seul retenu. Il est rare que nous citions le pays : nous lui préférons la grande ville. Ces cercles concentriques définis à partir de la seule détermination de notre lieu de résidence renseignent. Ils désignent l'échelle de nos proximités. Elles s'enchaînent : celle du lieu d'habitation, celle du bassin de vie et, enfin, celle des services et des équipements, dont la fréquence d'utilisation est inverse à leur utilité : l'aéroport, l'hôpital, l'université, en sont des exemples.

L'établissement de chronocartes – elles mesurent le temps d'accès – offre alors une vision différente de ce qu'est la réalité de la ville aujourd'hui. Il convient de prendre en compte ces dilatations successives de la ville. À titre d'exemple, la problématique soulevée par l'artificialisation des terres ne peut trouver une solution satisfaisante lorsque les maîtrises d'ouvrage se trouvent éclatées, dès lors que des intérêts contradictoires conduisent à réduire la portée des actions entreprises. De même, la nécessité de réduire les particules fines dans l'atmosphère induit une prise en compte de la

question à l'échelle d'un bassin de mobilité qui va bien au-delà des maîtrises d'ouvrage existantes.

Les battements réguliers d'un cœur interviennent à partir du moment où la systole et la diastole s'accomplissent avec la perfection la plus exacte possible. C'est bien à cette échelle que l'observation issue de la clinique à partir de laquelle Hippocrate fonda la médecine prend tout son sens. Reconnaissons que la ville est un espace urbain beaucoup plus vaste que celui de son seul territoire administratif. Elle est une réalité où tous les plis d'une réalité sociale s'imposent aux différences en matière de densité de population ou de paysages. Il nous faut admettre l'idée suivant laquelle ceux qui se trouvent exclus du cœur de la ville en font partie intégrante : leurs migrations pendulaires en rendent compte. La ville de demain est donc une communauté urbaine, au sens où la communauté est ce qui relie les composantes dans toutes leurs diversités, et urbaine, car nos modes de vie le sont.

Cette communauté urbaine fait aussi partie d'un ensemble, l'ailleurs, celui du monde. Les hygiénistes l'avaient très tôt compris ; ils firent des échanges avec l'extérieur un préalable à leur démarche :

Au point de vue industriel, commercial, comme au point de vue hospitalier, sans parler des domaines militaire ou maritime, etc. la France s'est laissée devancer ; elle est en retard, très en retard. Chose grave, *elle ne le sait pas*, elle ne s'en doute pas. À Paris, surtout, on n'a pu se défaire de cet orgueil ancestral qui limitait le monde à nos frontières, sinon aux barrières de la capitale. Nous n'avons qu'un moyen de modifier ce fâcheux état d'esprit. Il faut *voyager, voyager, et encore voyager*. [...]